

Mamadou Diabaté: Keneya (le bien-être)

Grande fut la surprise des experts de Jazz et de Blues lors de la découverte de la musique du xylophone Sambla sur le CD « *Sababu man dogo* »¹ (numéro 8, 9, 11). Sur le CD actuel, Mamadou Diabaté essaye de donner une vue plus approfondie de la culture de son groupe ethnique. Grâce à la technique digitale, tous les instruments sur ce CD sont joués par lui-même. Pour un concert équivalent, jusqu'à sept musiciens Sambla seraient nécessaires, trois pour jouer le xylophone, deux pour les tambours d'aisselle, un pour l'ensemble de tambours Sambla (appelé Pi) et une chanteuse.

Les Sambla (ou Sembla) viennent du Burkina Faso. Leur région d'origine se situe à environ 50km à l'Ouest de Bobo Dioulasso, un espace où les cultures originaires Mande et Gur s'entremêlent. Cette région représente en même temps un mosaïque riche de groupes ethniques peu connues et de populations presque disparues comme par exemple les Sambla, les Toussian, les Sian, les Semu et les Tiefou, qui ont gardés leurs anciennes spécificités culturelles jusqu'à nos jours. Les Sambla sont des paysans qui travaillent la terre pour récolter du millet, du maïs, de l'arachide et du coton. Le climat est extrêmement sec et chaud, la saison de pluie courte, le sol dur et pierreux. Il n'y a pas de routes convenables, ni d'électricité. L'emploi d'outils agricoles est impossible. La récolte est plutôt maigre, les gens sont pauvres.

Mais en ce qui concerne la musique, les Sambla sont incroyablement riches. Chaque village, chaque famille de rang, chaque profession possède son propre morceau de musique – ce qui représente les armoiries. Pour chaque événement important, une musique est composée. Le travail qu'une communauté villageoise doit achever, est accompagné de musique. Sur le CD « *Sababu man dogo* » vous trouverez trois beaux exemples : « *Tanfogobo* » représente les armoiries du village Takon (Kongolikan), « *Numudara* » a été composé en 1897 quand Samory Touré fut chassé, « *Fonban so* » est la musique pour piler le millet. Cette tradition existe encore. « *Marijata* », un morceau composé par le père de Mamadou, Penegue Diabaté - un éloge sur Thomas Sankara, était dans le vent pendant les années 1980. D'ailleurs, un morceau, joué par le père de Mamadou, était pendant dix ans le signal de Radio Burkina. « *Dyunune ngunume* » et « *Bana jugu* » sur ce CD sont des compositions du frère de Mamadou, Sadama Diabaté.

Ce qui frappe l'auditeur au début, c'est le xylophone Solo, magnifiquement décoré, qui semble parler de façon virtuose. En l'écoutant, on croit entendre de la musique, que l'on trouve très belle, mais cela est en effet une langue - **la langue Sambla, traduite ou transposée en musique**. Les enfants l'apprennent en même temps qu'ils apprennent la langue orale (les garçons de façon active, les filles de façon passive). Dans cette langue musicale, on peut exprimer tout ce qu'on exprime normalement en langue orale. D'après mes connaissances, on ne trouve nulle part cette spécificité au sein des célèbres cultures de xylophone comme celle du Cambodge, de l'Indonésie, du Mozambique, de l'Ouganda, à part quelques ethnies enchantés Gur en Afrique de l'Ouest.

Le système tonal est remarquable. Pour les connaisseurs de Jazz, l'échelle pentatonique du Blues, qui peut être jouée sur le piano en descendant par la, sol, mi, mi bémol, ut, y ressemble. Il est à noter que cette suite de sons y ressemble parce qu'elle n'a rien en commun avec le système diatonique européen, pourtant elle représente une partie au dessus de l'échelle à partir du son ut. Le même système tonal et un style de musique associé a pu être documenté par Gerhard Kubik pendant les années 1960, à environ 2000 km à l'ouest de cette région, chez les Tikar en Cameroun central². La grande distance géographique ainsi que l'isolation des deux populations justifient la suggestion que ce système de son et ce style de musique ressemblant au blues représentent une certaine antiquité. Ce qui est encore plus remarquable: la musique Sambla contient, mis à part la forme à douze mesures, ce qui est un développement provenant des Etats-Unis - tous les éléments du Blues³. Pourtant on peut exclure une réintroduction de l'Amérique, en partie à cause de la datation et en partie par l'attachement incontesté aux occupations quotidiennes.

La technique de composition rappelle à la chaconne ou passacaglia (des variations sur un basse ostinato qui se répète en permanence), qui fût son temps célèbre en Europe du 17ème au 18ème siècle chez Frescobaldi, Buxtehude, Couperin, Händel et Bach. Cette unique technique de variations est également représentée dans d'autres parties de l'Afrique. Hugh Tracey a pu le documenter pendant les années 1940 chez les Chopi en Mozambique⁴. Moi même, je l'ai entendu pour la première fois pendant les années 1990

¹ Paru en 2001 chez Extraplatte Vienne, numéro de catalogue Ex 470-2, ISBN 3-221-14702-3.

² Numéro 27 sur le CD accompagnant le livre de Gerhard Kubik: *Africa and the Blues*. University Press of Mississippi, 1999

³ voir Gerhard Kubik: *Africa and the Blues*. University Press of Mississippi, Jackson, 1999 (82-95) voir également Paul Oliver: *Savannah Syncopators*. Stein and Day, New York, 1970.

⁴ Hugh Tracey: *Chopi Musicians. Their Music, Poetry and Instruments*. Oxford University Press, 1948

chez les Dagbon (Dagomba) dans le Nord du Ghana. En Afrique, deux ou plusieurs ostinati sont joués en même temps. L'auditeur ne reconnaît pas les modèles ostinato. Au lieu de cela – désorienté par la technique entrelacée (des parties instrumentales qui sont dentées l'une dans l'autre, qui n'ont pas de beat en commun) il commence à entendre d'indépendantes et diverses lignes mélodiques et rythmiques dans de différents hauteurs de son: les schémas inhérents ou « inherent patterns »⁵ **qui ne sont joués par personne. Mais elles existent et c'est dans l'intention du compositeur** que l'auditeur les entend. De beaux exemples sur ce CD sont « *Ji te so* » et « *San tsyobe din* » avec leurs schémas mystérieux dans le basse.

Le xylophone Sambla (appelé Ba) existe sous deux formes : le petit xylophone, portable, avec 19 pièces de son, joué par un musicien pendant le travail et le grand xylophone, contenant 23 pièces de son, joué par trois musiciens lors des fêtes. « Ba-tsin-gyera-bre », le musicien de plus haut rang joue le solo du registre plus haut. Il est le parleur, il communique avec les auditeurs. A sa gauche est le « Ba-any-a-bre », qui accompagne le solo et le commente et qui complète la deuxième partie d'accompagnement. Sa partie est plus difficile à jouer que les deux autres. Dans la musique pour les esprits, (par exemple « *Ji te so* », « *San tsyobe din* »), il joue la partie principale. En face des deux, à l'autre côté du xylophone, joue ou plutôt parle le « Ba-le-kpan » l'ostinato de base – un seul mot souvent, ou un nom, parfois une expression ou une phrase complète, - avec un tempo fort. Il donne l'orientation rythmique au soliste, qui « vole librement » et aux danseurs ou travailleurs. Pour le même morceau, plusieurs parties d'accompagnement de différents niveaux de difficulté existent, variant selon les connaissances des musiciens ou selon l'activité.

1 Keneya (Bien-être)

Cet éloge a été écrit d'antan à l'honneur d'un paysan à Torosso. Il habitait de façon modeste, travaillait avec ferveur, s'occupait des ancêtres et des esprits et aida tout le monde. Personne ne sortit de chez lui les mains vides. Il avait des épouses aimables et beaucoup d'enfants en bonne santé. Il représentait l'homme modèle et le rêve de beaucoup de femmes. Il n'avait aucun ennemi, malgré ses richesses. De nos jours, on récompense les meilleurs travailleurs par cette musique.

2 Gbene gosara so (éloge pour le chef du village de Gbene)

Il y a longtemps que cet éloge avait été composé pour le premier chef de village, ayant été élu par la population de Gbene (sur les plans modernes : Bouende) pour ses qualités. Le xylophone raconte que tout le monde était satisfait de son travail et que personne n'arriverait à mieux guider le village que lui. Chacun de ses successeurs est appelé depuis lors à faire aussi bien que lui.

Les fêtes de village commencent toujours par ce morceau. En même temps, il sert d'armoiries de Gbene. La merveilleuse partie chantée, qu'on ne chante plus aujourd'hui, représentait à côté de « *Tanfogobo* » et « *Togonbo don* » la chanson préférée de la grand-mère de Mamadou. Aujourd'hui, la légendaire chanteuse de Gbene, Madame Tene Traoré, a 85 ans et ne peut plus chanter. « Personne ne chantera comme elle », dit Mamadou.

3 Brum bo san (l'esprit protecteur)

Au sein de la religion Sambla très complexe, il existe à côté de Dieu créateur toute une gamme d'esprits protecteurs aimables et de bons sens, ayant des différents domaines de devoirs ou de vie pour lesquels ils sont appelé - pour une personne, les habitants d'une maison ou tout un village. Ils surgissent dans des visions ou des rêves, s'occupent de leur protégés et reçoivent des aumônes en revanche. En outre, il existe toute une série d'esprits de brousse capricieux, imprévisibles et malicieux, qui veulent plutôt du mal aux humains⁶.

Ce morceau a été créé lors d'un événement étrange : le premier Bobo (groupe ethnique du Burkina Faso) qui mis pied dans un village Sambla, était si enthousiasmé par leurs esprits protecteurs qu'il demanda à lui en offrir un. Arrivé à la maison, l'homme appela cet esprit qui apparut en effet immédiatement. Frappé de terreur par cette apparition, l'homme couru à toutes jambes et s'enfuit. Dans ce morceau s'exprime l'étonnement des Sambla : l'homme fuit son propre protecteur !

⁵ voir Gerhard Kubik: Musikgeschichte in Bildern – Ostafrika. VEB Deutscher Verlag für Musik, Leipzig, 1982 (20f) ou Theory of African Music. Noetzel Verlag, Wilhelmshaven 1994 (Tomme1: 58-73) du même auteur.

⁶ Voir Klaus E. Müller et Ute Ritz Müller: Soul of Africa. Magie eines Kontinents. Köneman Verlag. 1999 (92-96, 122-125).

4 Tsyé don so (éloge pour le fils du forgeron)

Le forgeron (tsyé) est un personnage de grande importance chez les Sambla. Lui seul peut confectionner des outils et battre le fer et seul avec ces outils confectionnés par lui-même, qu'il a pourvu de forces magiques. Seuls ces outils peuvent bien travailler les champs. Il est aussi son devoir de confectionner les anneaux qui protègent des mauvaises forces.

Quand le tout premier forgeron mourut, les Sambla désespérés ne savaient pas qui devait remplir tous ses devoirs. Mais le bon forgeron avait bien prévu cela pour eux, car il avait formé tous ses fils à devenir forgeron. Cet éloge, qui exprime le désespoir du peuple, avait été composé par le Griot d'antan et il est toujours joué lors des fêtes à l'honneur du forgeron. En fait, ce sont les fils du forgeron que l'on loue, pour qu'ils apprennent bien et pour qu'ils soient un jour aussi bons que leur père. Cette musique accompagne également l'action de la communauté villageoise pour aller battre le fer avec le forgeron du village.

5 Ji te so (éloge pour les esprits protecteurs)

On dit souvent des esprits, qu'ils peuvent faire du mal, si on ne s'occupe pas bien d'eux. Quand on prend bien soin d'eux, ils apportent beaucoup d'aide. De temps en temps, le chef du village ou une personne riche organise une fête pour les esprits, où l'on leur offre des animaux. La viande de ces animaux sert ensuite à nourrir les parents, la famille, les amis invités.

A l'aide de cette musique, les esprits de secours sont appelés pour aider une personne ou une communauté en danger. Le prêtre exécute les rituels nécessaires et demande à l'esprit de venir. L'esprit répond et donne des conseils par un médium (une personne, qui est capable d'entrer en transe).

6 Dyunune ngunume (je tourne de l'œil)

Avant qu'un garçon Sambla puisse se marier, il doit prouver d'être capable de prendre soin de sa future famille. Sinon, il n'a aucune chance d'épouser la fille qu'il a choisie. Les garçons font alors une compétition pour pouvoir montrer qui est le plus capable travailleur parmi tous. Pendant la compétition, soutenu par la musique, ils se mettent à travailler comme des fous jusqu'à ce qu'ils tournent de l'œil de fatigue. Le soir, les filles arrivent avec des serviettes pour vérifier si les garçons transpirent... Ce morceau est également joué lors des fêtes, quand les musiciens – qui ne font pas de pause en général – se rendent compte, qu'ils ont le vertige, du à la faim. De cette façon, ils demandent à ce qu'on leur apporte quelque chose à manger.

7 Sambaa (Méchant fleuve)

Il était une fois un Sambla, que l'on craignait à cause de son envie de se bagarrer. Il n'écoula personne, ne respecta personne, se battait avec les autres sans raison et chassa même le Griot respecté de tous, qui avait essayé de réconcilier tout le monde. Même s'il croyait entendre son nom par quelqu'un, il devenait furieux. Alors, le Griot a composé ce morceau pour avertir les gens avant son arrivée. Pour tromper cet homme, qui connaissait également le langage du xylophone. On substitua son nom par « Sambaa », en Sambla « méchant fleuve ». C'est donc aussi la raison pour laquelle plus personne ne se souvient de son vrai nom.

8 Sanne sebe bane ao me kan (Dieu seul connaît ton destin)

Le Griot apprend aux autres que l'on ne peut changer son destin par l'argent. Seul le Dieu créateur (San) sait qui devient riche ou qui est et reste pauvre. Ce morceau a été composé par quelqu'un qui était devenu riche au fil des années par son travail. Pendant qu'il était pauvre, personne ne le connaissait, mais quand il fut riche, tout le monde se vantait de le connaître et de l'avoir assisté pendant ses périodes difficiles.

9 Togonbo don (Fils honoré)

Ce morceau est un éloge sur le deuxième chef du village de Takon (Kongolikan sur les nouveaux plans). Le xylophone dit que son honneur dépassa celui de son père, dont on peut écouter l'éloge « *Tanfogobo* » sur le CD « *Sababu* ».

10 Mi ka i si te (Nous marchons ensemble)

D'antan, les Sambla ne connaissaient guère le monde en dehors de leur village. Ils devinrent curieux quand ils apprenaient qu'il existe d'autres villes et d'autres coutumes bizarres. Le premier Sambla qui osa se rendre dans la grande ville, s'appela Fyenyimanke. Revenu au village, il était propre, sentait bon et portait des habits excentriques – les Sambla étaient alors vêtus d'un pagne. Il déballa ses affaires et en sortit des choses que les gens n'avaient encore jamais vu, de plus il avait plein d'histoires à raconter. Pas étonnant que les filles du village l'entourent en chantant, dansant et en lui demandant de les emmener en ville. La chanson a donc été composée par ces filles qui ont envie de l'accompagner.

11 Nogo so (la chanson de l'initiation)

Le plus grand événement dans la vie d'un garçon Sambla est le changement de l'enfance au stade adulte. Tous les garçons de l'âge de 15 à 17 ans doivent passer une école d'initiation pour être préparés à devenir adultes. Ils reçoivent une formation de guerrier, accompagnée d'une série de cérémonies de danse et de musique, de cours d'histoire et de traditions Sambla. Tout se passe dans une langue secrète que les jeunes doivent apprendre. Ce morceau parle en langue secrète et se joue lors de l'ouverture de cette école d'initiation.

12 Bana jugu (Méchant maladie)

Par ce morceau, on avertit les personnes méchantes, en leur disant que tout le mal qu'il font leur sera rendu un jour. La méchanceté n'est pas un trait de caractère mais une maladie méchante et contagieuse, qui se crée par un manque de respect envers les autres, accompagné par un manque de réflexion de soi.

13 San tsyobe din (Aussi les tsyobes viennent de Dieu)

L'arrivée de la période de pluie est existentielle pour les Sambla. Si elle arrive en retard, la récolte est en danger. Vers la fin du mois d'avril, les festivités rituelles pour une bonne période de pluie commencent. On offre des chèvres, des moutons et des poules pour verser leur sang sur les champs. Avant, on offrait aussi des êtres humains. Pendant qu'on entendait alors cette musique, tout le monde s'encourait, par peur d'être le suivant qui serait choisi par les tsyobes. En même temps, les gens étaient sûrs que les offrandes humaines servaient à assurer une bonne période de pluie. Le titre signifie aussi que les tsyobes sont divins.

La première fois que j'ai entendu ce morceau, il faisait une de ces journées de mai extrêmement chaude. Le ciel était couvert depuis des semaines, l'air plein de poussière, le paysage desséché. Les gens aussi portaient une lourdeur avec eux. En une fois, un des voisins arriva et déclara : « Il est temps... » Sadama Diabaté et ses frères Sibiri et Mamadou prenaient le grand xylophone et ils commençaient à jouer ce morceau. Ils jouaient de façon de plus en plus intense jusqu'à ce que le ciel devint noir. Enfin tombèrent alors les premières gouttes hésitantes. Petit à petit les gouttes devinrent une averse violente. Une heure plus tard les nuages disparurent, le soleil ressortit et un arc-en-ciel de toute splendeur se créa devant nos yeux. Les gouttes de la pluie brillaient dans l'air, sur les toits et dans les arbres. Les Sambla étaient soulagés. Peu après, la pluie cessa, l'arc-en-ciel et le paysage disparurent dans le sombre de la nuit. De ce temps, j'ignorais le rapport entre la pluie et la musique. Ce n'est que beaucoup plus tard que je compris qui était ce voisin et quelle musique avait été joué...